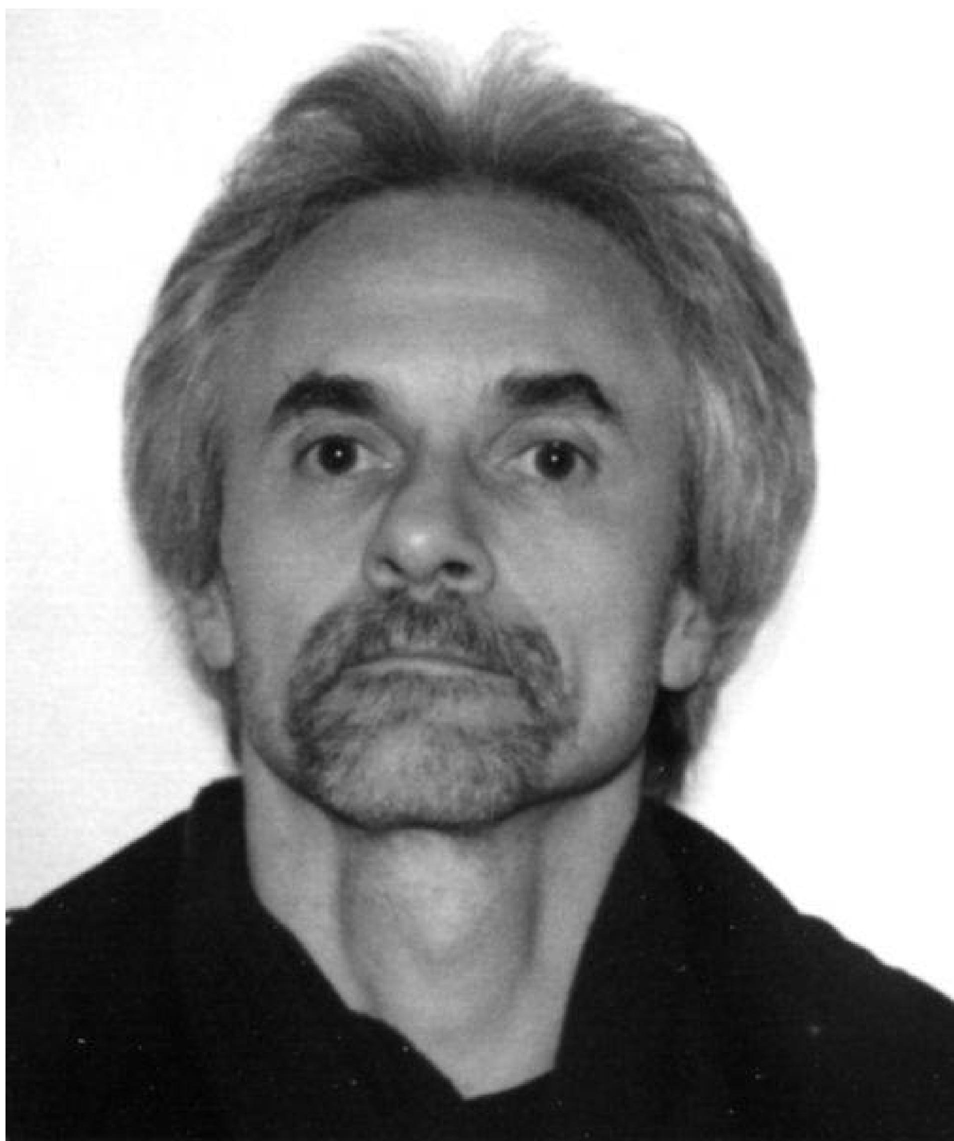


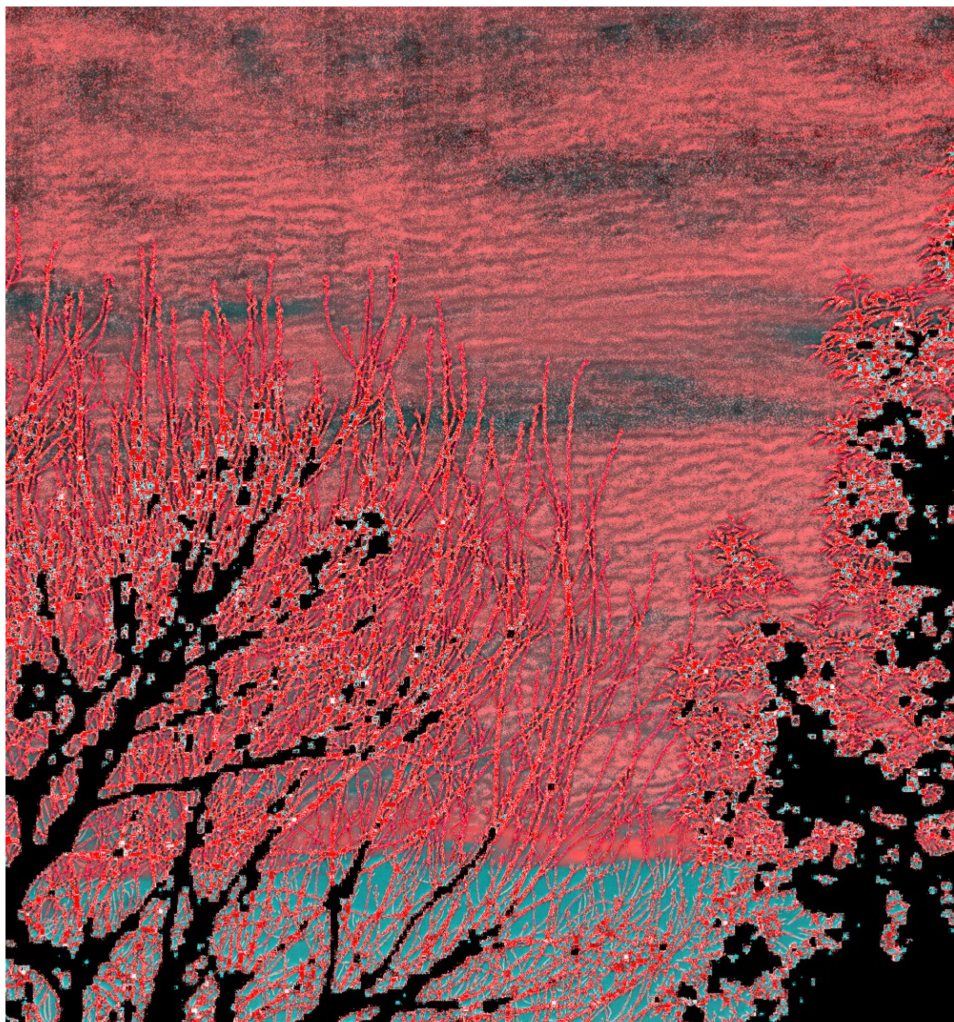
Michel Batifoille

FAITES REVENIR !

Éditions Soleils en Chantier, 2010

Faites revenir : une recette

La mémoire est une cuisine capricieuse
aux saveurs variables
d'abord trop crue
on la retrouve plus tard cuite et recuite
telle qu'il vaudrait mieux s'en défaire
mais nul ne sait comment
des histoires mûries en nous-mêmes se mêlent aux rumeurs
réalités et songes s'entrelacent puis s'embrouillent
se soutiennent ou s'opposent
les abords du désastre nous attirent
l'hésitation nous parcourt de long en large
chacun porte en soi un peu des personnes qu'il côtoie
il y trouve des modèles des exemples
des expériences profitables aux esprits inquiets
mais avec le temps les visages s'usent
tels des galets roulés par les marées
tout est à rejeter
ou rien
ou seulement l'écume
je voudrais par quelques portraits
payer si possible une partie de mes dettes
et marquer mes entailles sur l'oubli



Souvenirs de guerres

Au mur de la chambre trône un diplôme de la Grande Guerre, avec deux médailles. La guerre suivante l'a agrémenté d'un modeste éclat d'obus qui, ayant tracé son chemin par le bois d'une fenêtre, a gardé juste assez de force pour traverser la vitre sans trouer le papier. Personne n'a pris la peine de déloger le petit morceau de métal terni entre les deux médailles ; les cordons rouges, jaunes, verts sont fanés.

Les deux guerres mondiales se sont donné rendez-vous sur ce peu de surface.

* * *

C'est ainsi qu'ils avaient retrouvé la maison au retour du grand voyage de leur vie : arrosée de quelques mitrailles et pillée autant par les soldats que par les gens du voisinage. L'exode de 1940 les avait conduits dans l'Indre, jusqu'à la panne d'essence finale.

De la fenêtre ébréchée par l'obus on pouvait alors voir les « boches » défiler au pas de l'oie dans le sanatorium transformé en garnison.

Depuis, les enfants ont repris possession des lieux et les fenêtres ont été changées. Mais la grand-mère n'est plus venue depuis longtemps les regarder passer en rang ou courir entre les massifs fleuris ; elle ne pouvait plus monter à l'étage, l'escalier est trop raide ; c'est devenu le royaume des souris qui laissent leurs crottes dans les placards.

Le grand-père n'était pas un guerrier, la guerre sans passion, au minimum. Mais l'armée ne voulait pas le lâcher : trois ans de service militaire, quatre ans de guerre, et des prolongations

pour occuper l’Allemagne. Plus de sept années soldat dans la cavalerie, seconde classe à l’arrivée comme au départ, les deux médailles gagnées à l’ancienneté. Et les deux enfants seront fonctionnaires, instituteurs.

À la quille, il était plus que temps de « s’établir ». Et ce fut ici, en 1922, bourrelier-sellier, à trente-quatre ans sonnés. Les médailles n’ont pas bougé, plus de soixante-dix ans dans l’intimité de la chambre.

La « boutique » était deux maisons plus loin, au ras de la route nationale.

Le grand-père n’était pas doué plus pour le commerce que pour la guerre. Comme beaucoup de personnes modestes de sa génération, il n’a rien compris aux changements du monde ; ses économies « pour les vieux jours » furent laminées par les dévaluations et l’inflation. Et pourtant… « ce bon Monsieur Pinay ! »

Le travail de bourrelier disparaît au fur et à mesure que les chevaux sont remplacés par les tracteurs ; la destruction de sa « boutique », frappée d’alignement pour élargir la route, marque le point final de sa carrière (il a déjà plus de 75 ans). Disparaissent aussi les maréchaux-ferrants et leurs forges, les petites fermes, les haies et les petits chemins creux. Ne restent plus aujourd’hui que deux grosses fermes et des emblavures d’un seul tenant sur plusieurs centaines d’hectares.

Au-dessus de la boutique deux étages et un grenier dominaient le village et on voyait, par-dessus les toits, la route de Paris s’échapper parmi champs et prairies ondulés, rectiligne comme l’antique voie romaine dont elle perpétue le tracé. Au rez-de-chaussée, les tables débordaient d’un amoncellement de cuir, de toile, d’outils entassés ; au plafond de vieux colliers et harnais accrochés se perdaient au milieu des toiles d’araignées. Les murs se tapissaient de tiroirs emplis d’une quincaillerie brillante : boucles, anneaux, rivets, clochettes.

C’est dans le jardinage que la réussite a daigné sourire. À la sortie du village le vaste jardin est entouré de haies. En elle-

même cette haie est un monde, un patchwork d'arbustes où voisinent le charme, le houx, l'épine, le frêne, le noisetier, un refuge de nids d'oiseaux et de terriers de rongeurs, une symphonie de verts du plus tendre au plus sombre selon l'endroit, la lumière, l'heure et la saison.

Une bonne moitié garde l'aspect d'un pré avec son herbe et ses pommiers en grande partie à cidre. Le temps des fleurs y déployait des splendeurs. Le grand-père sacrifie aux coutumes du pays en fabriquant un cidre assez pétillant pour parfois rompre les fils de fer qui tiennent les bouchons.

Tout au fond du clos sont alignés des bosquets de noisetiers qui cachent le cimetière. J'en ferai le domaine de mes vacances scolaires en y aménageant des cabanes, en grimpant dans les arbres ; un terrain de manœuvre idéal pour mes petites guerres de cow-boys et d'Indiens. Je me gardais bien de prendre à témoin les vrais morts tout proches mais paisibles.

L'autre moitié est tirée au cordeau, soigneusement désherbée et regorge de légumes, de fleurs, de fruits. Le carré d'asperges faisait l'objet d'un soin particulier, la terre allégée sans cesse des cendres du poêle patiemment charriées de la maison par brouette. Par la profusion et la diversité de ses produits, ce refuge de verdure aurait sans doute figuré pour l'enfant que j'étais alors le jardin d'Éden et le Paradis si j'en avais été préoccupé.

Cette abondance apporte beaucoup de travail à la grand-mère qui prépare des confitures, des conserves de légumes ou de fruits. Ceci n'était plus tant accompli pour répondre à une demande ou nécessité précise que déterminé par le besoin de ne pas laisser perdre ce que la nature offrait. Conserves et confitures venaient s'accumuler dans les armoires et les caves des enfants et petits-enfants. La grand-mère complète cette quasi-autosuffisance en élevant des lapins et des poulets.

Le grand-père n'a pas supporté de voir son jardin partir peu à peu en friche quand il fut trop vieux pour le cultiver. Il l'a vendu avant de mourir.

* * *

La grand-mère a materné trois générations d’enfants :

– ses petits frères et sœurs (elle en avait dix) ;

– son fils et sa fille ;

– et moi, son petit-fils.

Ces trois générations n’en font plus qu’une seule ; j’en suis le rescapé involontaire. Elle me demande des nouvelles de ceux qui sont morts, certains depuis longtemps, que je n’ai jamais connus ; elle me prend pour l’un d’eux. « Je suis bien contente de te revoir, il y a dix bonnes années que tu n’es pas venu ». Elle cherche mon année de naissance autour de 1900, s’étonne que je n’aie pas plus de 40 ans.

Je ressens un malaise à recevoir des paroles qui ne me sont pas destinées.

« Ah bon ! dans mon idée tu travaillais dans l’agriculture comme ton père. Ainsi tu t’es mis aux études. Et tu fais quoi ? »

« De l’informatique. »

« C’est bien, mais ton père t’avait appris son métier, et plus personne ne s’en occupe. »

Elle est centenaire d’un passé difficile à gérer. Les instants de lucidité ne sont pas les plus sereins ni les plus optimistes. « Je connaissais les dates d’anniversaire et de fête de toute la famille et je n’en oubliais aucune. Mais je n’y comprends plus rien ». L’arbre généalogique a mêlé ses feuilles ; les pièces du puzzle familial ne veulent plus s’emboîter. « Est-il possible ? Je ne sais même plus d’où je viens » ; une larme brille, s’échappe.

* * *

Les souvenirs ?… Mais j’entends qu’on m’appelle. Les déménageurs sont arrivés.

Le grand-père est mort depuis plus de vingt ans et nous avons enterré la grand-mère le mois dernier. La maison est déjà lourde d’une odeur de moisi.

Que me reste-t-il ici, dans ce gros village veillé par une église démesurée ? Les vitraux pieusement mis à l'abri au début de 1940, on n'a plus les moyens de les remettre en place. Le vent sur les blés talonne de tous côtés, au ras des dernières maisons, comme une mer de vide qui bat obstinément.

Ni boutique, ni jardin, ni chevaux, ni famille… Comme après une guerre, plus lente.

La chambre est déjà vide. Il ne reste que les médailles au mur. Il faut partir. Je décroche le cadre, le mets sous le bras, ferme la porte, descends l'escalier.



Cercueil

pour ma grand-mère Julienne

Quand le cercueil descend dans la fosse
une confuse impression s'impose
d'y avoir oublié on ne sait quoi
peut-être un passeport
un billet pour ailleurs
ou le plan d'un passage secret
un mot de passe
un sauf-conduit pour l'envers des miroirs
le liquide d'un vase brisé nous échappe
un savoir à peine entrevu par les interstices du silence
la solitude aveuglément s'alourdit sur l'horizon désert
nous en venons dans cette boue molle
à douter que la terre puisse encore nous porter.

Quelques lunettes

Raymonde était très myope
Nul ne saura si elle a vu de loin sa mort venir
Toutes ses lunettes que j'ai gardées
ne lui pourront maintenant ouvrir les yeux
Je fouille l'obscur sous des papiers sans âge
et des aiguilles à tricoter inusables
Que remonte en surface
la noria des souvenirs qui s'emballe ?
Nous oublierons
tout ce dont sa mémoire portait trace
Je n'ai pas toujours vu ce que tu ne voyais pas.
Pour te le dire il n'est plus temps.

Courcelles en triple

pour Raoul

Trois traits trois routes
et ton enfance à démêler sous les graffiti fanés
trois traits trois routes
et mille détours par les sentiers
autant d'escales aux seuils
autant d'oublis d'innocences et promesses non tenues
ressaisir les collines et les toits
était-ce les mêmes dont les murs s'effacent ?
et tu vois derrière
la vie dépose un poussier tel
ranimer l'eau
reprendre un souffle
et relancer les tourbillons
était-ce les mêmes autour des feuilles et ruines ombrées ?
un doute semble habiter ton geste.

Mystique

Le maître n'hésite pas ; si le résultat n'est pas ce qu'il attend, « Ce n'est pas cela », dit-il ; ou « à refaire », « non », « incorrect ».

Et je dois recommencer. Il ne dit pas où est l'erreur. Ni combien d'erreurs. Le devoir lui-même n'est pas si bien défini que je sois sûr de répondre à la bonne question. C'est la seule certitude : je dois recommencer.

Quelle qu'en soit la raison, je retourne à ma cellule pour élaborer une nouvelle version. Mais quand je modifie, rien n'indique si je corrige ou si j'ajoute une erreur supplémentaire.

J'irai ensuite soumettre à nouveau le résultat. Et rien de plus ; car ma santé précaire ne supporterait rien de plus ; le maître semble le savoir. Et pour l'heure il ne semble pas vouloir m'atteindre.

Il peut arriver que le maître soit absent ou ne puisse me recevoir quand je me présente ; sa porte est fermée ou son bureau vide. Mais si je tarde trop à son goût, il exprime son impatience ; à l'interphone, une voix monocorde me convoque.

Dans l'impossibilité de résoudre le problème lui-même, mon esprit se met insensiblement en quête des circonstances qui rendraient plus favorable le hasard.

Dans ma cellule, mon esprit cherche une prise. Les objets y sont peu nombreux : table, lit, chaise, tapis, porte, fenêtre, quelques livres, des stylos, du papier. Leurs agencements possibles n'en sont pas moins innombrables. Aussi aléatoire que le résultat attendu par le maître. Mais cette obsession m'envahit inexorablement.

Entre les pieds de la table ou de la chaise et les motifs du tapis, entre les bords du tapis et les murs, entre la pile des livres et le bord de la table, tous les arrangements sont possibles. Je pousse l'un, je tourne l'autre, je tire, j'empile, j'aligne, je déplace, j'ordonne.

Toute ma raison peut hausser les épaules et montrer que cela n'avance à rien, aucun raisonnement ne peut me détourner de cette absurdité. D'ailleurs la raison semble tout aussi inefficace pour résoudre le problème ; son prestige est donc au plus bas, elle se tait rapidement et se laisse oublier.

Changer la place du moindre objet va donc poser des questions sans fin, apporter sa dose d'angoisse. Chaque ustensile doit être manipulé avec prudence et respect sous peine de déclencher des catastrophes. J'essaie de m'attirer ses bonnes grâces.

J'interroge chaque espace de la chambre. Une mince fissure prend naissance au coin supérieur de la fenêtre et parcourt en biais le mur. La peinture s'écaille sur le plafond au-dessus de la porte. Une tache plus sombre s'étend sur le mur de gauche. Le papier peint se décolle imperceptiblement aux angles des murs.

Mes regards s'accrochent obstinément à ces détails, rien ne les distrait. L'harmonie vacille, l'univers perd son équilibre, rate une marche dans l'escalier et chute dans le vide.

Ma cellule est séparée du bureau du maître par des couloirs, des escaliers vides. Je n'y rencontre personne, jamais trace de vie. Toutes les portes sont closes, à clé, comme des cellules de prison, en attente qui sait de qui ? La seule issue est, à l'extrémité, la porte du bureau.

Et pourtant, dans ce désert, je me sens souvent comme surveillé, épié sans pouvoir déceler les caméras ou les capteurs qui notent mes mouvements, mes gestes, mes pensées peut-être.

Le bureau a deux portes ; celle par où j'entre et sors. L'autre est verrouillée ; elle mène au dehors, sans doute ; par elle, je suis passé un jour, une seule fois, sans savoir où j'allais. Mais ce

souvenir est si lointain, si imprécis que je me demande parfois s'il n'est pas un rêve.

Je m'enlise dans un jeu inextricable dont les règles m'échappent. Mon esprit s'est d'abord acharné à les découvrir. Les indices m'ont bientôt parus si ténus, si futiles que le doute s'est imposé à moi d'y parvenir.

Je me sens vidé, tel un tube de dentifrice dont on ne peut plus rien sortir. Prendre soin de tout, concilier les contraires, n'est-ce pas renoncer à choisir ?

Les livres fournissent plus de questions que de réponses. Tout y est codé, rien n'a de sens. Hypoténuse, subjonctif, densité, molécule, particule, anneau, groupe associatif : quels sens tournent encore dans le bocal ?

Je prends d'immenses précautions au maniement des nombres. Je saute certaines pages des livres, en particulier quand elles suivent les pages 12 et 21. Mais la solution ne s'y trouverait-elle pas ?

Depuis si longtemps je ne comprends plus ce qui clignote sous mes yeux, ce qui frissonne sous mes doigts. Les combinaisons possibles sont indénombrables, de touches, de mots, de chiffres, d'opérations. Les hasards sont pesants.

Et quand je dis maître, c'est ma façon de parler, car on ne rencontre jamais personne dans le bureau. Sur la table un clavier, un écran où des réponses s'inscrivent. Et rien d'autre à attendre que des phrases sibyllines : « Unexpected end of file », « Out of memory », « Destructor cannot have a return type specification », « Net name unknown ».

* * *

Il me tarde de quitter ce cauchemar. Comment l'informatique, cette aimable occupation ludique et conviviale, pourrait-elle se changer en instrument de domination, se mettre au service d'une entreprise d'abrutissement de l'homme, être cause de l'anéantissement de la société humaine ?

Mon esprit refuse d’y croire et verrouille ses doutes dans une cellule reculée de mon cerveau. Mais je ne parviens pas à me réveiller.

La vie mode d’emploi

en hommage à Georges Perec

Nul n’entrera chez toi sans l’encombrant bagage des sentiments
dont tu as peur de trouver la suie jusqu’en toi
plein d’espoirs inavoués
tu n’avais cru pouvoir que vieillir
sans repère sans obstacle
durer t’a posé des questions pièges
des réponses ambiguës ont marqué les distances
cimenté les cloisons
il n’a pas suffi
de cautériser la mémoire malade
d’effacer l’espace sous la neige des oublis
tu fais venir à grand frais
des amis de très loin
des fruits précieux pour ton angoisse
mais par instant le sol s’inverse
des perspectives plongent dans les dédales des rues.



Plâtres

pour Alain, Patrick et Jean-Jacques

sur la ville où vivait sa famille
Jaroslav Seifert se plaint
des fumées de la fabrique de pot au feu
on ignore si la pluie
dessinait des yeux de bouillon dans les caniveaux
mon ami habitait près d'une carrière de gypse
et l'usine de plâtre offrait en toute saison
des impressions de neige
au gré des défaillances techniques
haussements d'épaule
cela n'amusait plus personne
à l'ombre du château d'eau
les trois frères rendaient le pavillon étroit
par l'incessant va et vient des amis ou amantes
les parents se concentraient de leurs problèmes
le père bricolait sa voiture
à l'heure des informations télévisées
la mère partait travailler à l'hôpital
le chien jouait sans complexe avec tout le monde
j'écoutais la musique

et tous alors nous étions jeunes
quand Patrick et Alain sont devenus marins
l’avenir a pris des couleurs exotiques d’Inde et d’Indonésie
des fumées de paradis artificiels
des poudres blanches qui venaient de plus loin que l’usine
et ne menaient nulle part
ceux qui s’éloignent dans la mémoire
peu à peu se ressemblent
petits points dont les couleurs se mêlent
de poussière blanche
je n’écris aujourd’hui que d’une main
mon bras gauche est figé dans son plâtre
et dans la bouche il reste un goût amer

Un deuil

pour Alain

Après la surprise du téléphone, je suis resté groggy, tout le corps pesant. Le bouger ne revient que lentement, par frissons. Les pensées sont dissoutes, hors de portée.

Après sa pesanteur massive, mon corps s'anime d'un frénétique besoin de marcher. Je pars dans la nuit. Les rues se sont vidées de leur cohue, les magasins encore éclairés sont fermés.

Dans le mouvement de la marche les réflexions reviennent. Et de retour dans l'appartement, épuisé par l'errance, je m'assois et les mots s'alignent sur le papier.

* * *

Ami, la nuit de Paris est lourde et chaude, les lumières des bureaux tristes et froides ; l'ombre agite mollement ses chats furtifs. Il peut sembler que rien n'a changé, que tout continue comme hier ; mais nous savons qu'il n'en est rien ; une petite étincelle en nous s'est tue. Nombreux nous pensons à toi ; plus tard peut-être, nous trouverons des mots, mais aujourd'hui l'un soulève un bras et le laisse retomber d'impuissance. Toi qui vivais dans les espaces et les soleils, tu es parti avec un peu plus que toi-même.

Ici chacun se réfugie dans les choses ; les sentiments sont encombrants et les objets tiennent déjà trop de place dans les appartements étroits.

Alors est-il plus rassurant de parler aux morts ? Je doute que

tes cendres aient jamais conscience de ces mots que j'écris. Et peut-être ne savons-nous encore parler qu'à ceux qui ne peuvent plus nous entendre ni répondre ?

Ici la vie est chère ; le poids des sentiments s'accroît démesurément s'il faut les hisser jusqu'au sixième sans ascenseur. Ta vie, tu la jouais pour rire, pour vivre, et tu l'as perdue, trop vite. Mais la plupart n'osent plus mettre en jeu leur vie si chère, elle est bien rangée, bien triste.

Tu as traversé ce monde à la vitesse du météore et les craquements sinistres d'une débâcle annoncée se mêlent aux fanfares officielles. No future, c'est tristement certain pour toi ; et quel futur pour ceux qui restent ? Un feu follet s'est noyé dans l'obscur. Et qui encore pourra s'y embraser ?

* * *

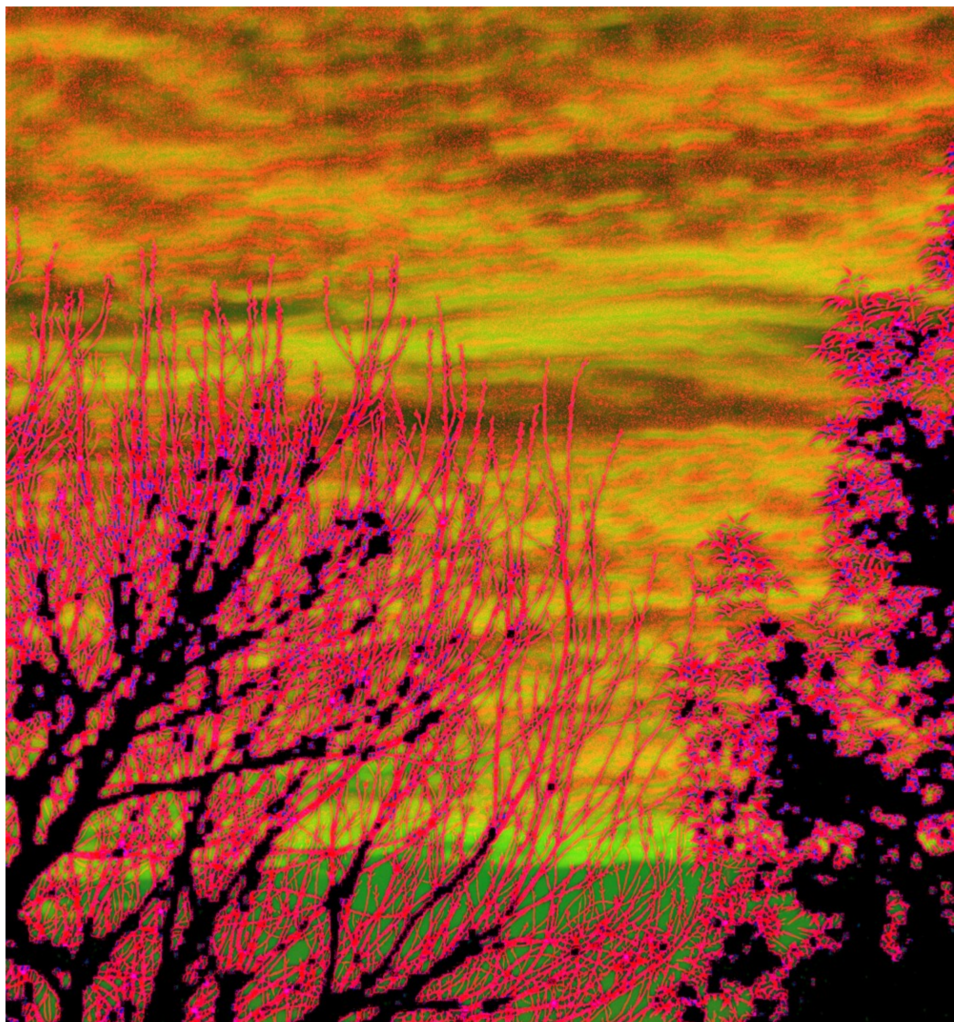
En cours de lecture, un doute soudain. Je ne me suis d'aucune façon interrogé comment ces paroles seraient reçues. Plusieurs personnes avant moi ont prononcé des éloges ; il m'a semblé à certains regards qu'on attendait quelque chose de moi. J'ai machinalement sorti de ma poche ce papier où j'avais écrit avant-hier au soir. Je découvre le texte au rythme de ma voix en même temps que l'auditoire. Je continue pourtant à lire, sans bien saisir ce que je dis, sans me rappeler où mènent ces mots.

Quand j'ai terminé, je jette un œil prudent sur l'assemblée. Le cimetière est écrasé de soleil. La famille étouffe sous ses habits noirs. Dans le silence lourd, un malaise imprécis.

La grand-mère, très âgée, tassée et minuscule, regarde fixement le cercueil sans pouvoir se convaincre que ce n'est pas le sien. Rien ne pourrait distraire sa stupeur.

Le colonel de carrière a une moue plutôt vindicative ; mais il se tient tête baissée ; son regard se dérobe. Je croise d'autres yeux, étonnés mais sans hostilité. Plutôt une interrogation, une grimace d'incompréhension chez les personnes âgées. Personne ne proteste, ne se sent personnellement visé.

Les croque-morts se remettent en mouvement. On se concentre sur leur agitation autour de la fosse. Je me rassure, et je relirai au calme ce texte on ne sait d'où venu. Pour toi l'ami parti on ne sait où. Je ne saurais rien dire de ce qui confusément m'assure que j'ai parlé pour toi.



Elle et toi

Pour Martine

Que vienne mordre la douce nuit d'avril
brumeuse argentée
la mienne amie délie ses cheveux
leurs flammes se mêlent aux herbes neuves
le blond est salissant
ma femme à tous les vents se lave
quand frissonne son corps lisse
les pépins blancs de sa peau germent au soleil
elle m'aime dit-elle ?
elle-même tristesse et fête pêle-mêle
elle est belle pour elle
pour vivre unique
ma femme a froid pour fleurir nue
libre à peine
moins seule.

* * *

Tourbillon d'inconnu tu dérives
autour d'un rire je vais à toi par mille vertiges
les gestes les danses te distillent et te changent
pas à pas tu animes

immobile un mûrissement d'espace

telle qu'un liquide ou cristal varient par l'éclairage et selon l'angle

tes portraits se contredisent

es-tu toujours la même

si les miroirs se troublent

et si tu pars mes lèvres mortes

ne sauront plus boire tes reflets

* * *

Mienne autant qu'il te plaira

Amie que j'ai rêvée mais

Réelle aujourd'hui

Tu imposes ton

Image exacte et

Nul ne pourrait

Egarer ta présence

* * *

Chair entrebâillée

sur l'infinie proximité du vide

tu prends forme

soleil à corps perdu

parce que ton épaule a l'odeur du soleil

je n'ai pas oublié les enterrements du soir

parfois

un peu après midi

on se trouve au milieu d'une plaine sans arbre

on voudrait alors crier dans la plaine aux chemins gris
dans la poussière uniforme
ta peau garde la douceur du sel et du sable chaud
j'ai suivi les pistes des caravanes
j'ai parcouru ton corps sous le soleil.

* * *

La suie concrétise l'émotion du départ
cristallise l'absence
pierre à pierre les façades noircies
telles qu'à peine surgies des cendres
les brumes en distillent les ombres
je t'accompagne absente
je veille à toi parmi les foules du soir sous les dédales des néons
tes lettres soufflent un fouillis de rues désertes
la neige émiette nos paysages
tu arpentes sans savoir les pavés de l'histoire
et les toiles du futur où les araignées brodent
ton coeur
se love au creux des autoroutes
les orages de la contrée s'enfuient
sans t'effleurer.

Syndicat

pour Michel, Thiéry, Jean-Paul

Avoir un beau stylo ne doit pas empêcher de réfléchir à l'usage qu'on en fait.

On peut signer un accord, un constat d'impuissance, un état des lieux d'aisance, un chèque en bois exotique, une reconnaissance de dette, un contrat à durée minuscule, des aveux circonstanciés, une lettre jusqu'à présent anonyme, un appel au secours, une pétition de principes, une déclaration d'amour déçu, un décret de la Providence, une ordonnance illisible, une loi de la nature, une condamnation sans appel.

On peut signer à tour de bras une infinité de papiers ; mais signer n'est pas toute l'affaire, avec qui on signe n'est pas sans importance. Ni contre qui.

Signer n'est pas toujours une conquête, une emprise sur le monde ; ce n'est alors qu'une renonciation, une démission, une défaite sans combat. Nous laisserons à d'autres célébrer les riches heures de la délégation de pouvoir.

Dynamisme du pluriel, richesses des différences, l'action et la réflexion collectives surpassent nos limites individuelles. Nous écoutons mais il ne faut pas se contenter des apparences. Impossible de s'y laisser porter. Entre les paroles et l'état des choses, les choix sont difficiles. Mais le tourbillon en se figeant nous étranglerait nous-mêmes dans ses nœuds coulants.

Et notre obstination à rester ensemble : rien de plus naturel et réconfortant ; rien de plus fragile pourtant.



Vétérans

Un personnage ordinaire

Madame Durand est aussi peu extraordinaire que son nom. Ni décoration ni citation ne la distingueront d'aucune façon. Pendant une grande partie de l'occupation nazie, le grenier de son pavillon a seulement servi de refuge à trois enfants dont tous les parents avaient été déportés comme Juifs. De toute la journée, on ne les entendait pas, aucun visiteur ne s'est jamais douté de leur présence. On ne pouvait les promener dehors que la nuit, pour qu'ils marchent un peu dans Paris-Jardins, avec Madame Durand ou avec moi qui habitais tout près. Du fait de la défense passive, la nuit était tout à fait noire à cette époque, alors qu'aujourd'hui l'aéroport baigne le ciel d'une lumière diffuse. À la libération, un seul de ces enfants a retrouvé quelqu'un de sa famille. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Alexandre

Alexandre n'est pas grand par la taille. Un vieil Italien veuf

et malade, rongé par le ciment ou le plâtre qu'il a taloché tout au long de sa vie. Des chantiers, des patrons, en quantité. Et pas toujours besoin d'une grève pour devoir en changer. Simplement se mettre en avant pour faire payer les heures supplémentaires, les meneurs étaient vite repérés et les collègues pas toujours très motivés pour les défendre. Il fallait aller voir ailleurs si ce serait mieux.

Mais le travail ne manquait pas en ce temps d'après-guerre. Le problème fut de reconstituer la carrière, pour la retraite. Alors l'Italie était loin, juste quelques liens familiaux maintenus par les vœux de bonne année.

Sonia

Sonia est en Pologne une jeune fille de petite bourgeoisie juive lorsqu'elle prend cause pour le mouvement révolutionnaire. Quand elle vient à Paris, sa résolution est claire. Elle veut militer pour la révolution mondiale. Elle travaille dans des usines. Elle fait du secrétariat pour le Parti ou la CGT-U, malgré les difficultés de la langue française.

L'occupation est une dure épreuve où elle perd son mari où elle est séparée de son jeune enfant qu'elle ne pourra jamais retrouver, où elle doit brûler sa collection de cartes du Parti.

Après la Libération, reconnue pour ses actions dans la Résistance, elle se consacre aux associations pour les enfants de déportés. Vivant à Montreuil, elle se remarie, donne la vie à un autre fils.

Nous faisons sa connaissance quand elle vient vivre auprès de ce deuxième fils. Elle est âgée, malade du cœur. Son enterrement est pour beaucoup de monde, parfois venu de loin, l'occasion de rendre hommage à son dévouement, à son

courage et de lui dire merci.

Kléber

Kléber, c'est son prénom. Une poignée de main énergique, une franchise brutale, il offre sa sympathie immédiate et sans arrière-pensée.

Sa jeunesse à travailler dans les carrières. Pour un travail éreintant, on puisait sa force dans le vin, plusieurs litres par jour. Jusqu'à l'alcoolisme et plusieurs années pour en sortir. Sortir et du vin et de l'ignorance par la porte du marxisme. Comprendre et agir, indissociables. Se heurter au réel. Parfois durement : les ligues fascistes, la guerre nazie. Mais comprendre le monde et le remettre en cause ainsi que soi-même, sans a priori et sans tabou.

Et à 70 ans passés, il s'est remarié à une journaliste en retraite de la presse bourgeoise. Il nous étonne, Kléber, et son enthousiasme nous pousse comme il s'est poussé lui-même de l'obscur terrassement à la clarté du savoir, à la liberté de choisir l'avenir.

Le décès d'un camarade

Bonjour, je suis bien contente de vous rencontrer ; je voulais vous dire : « inutile de préparer un discours pour les funérailles, la famille n'en veut pas. Vous pourrez dire qu'il est resté fidèle à votre Parti et à ses idées jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde.

Mais il était le seul dans la famille où tout le monde est socialiste maintenant. Ah oui, vous pourrez le dire, qu'il y est resté fidèle, mais pas maintenant et pas à nous ».

Tintin

Devant moi le vieux docteur en médecine esquisse une moue condescendante. Il évoque des souvenirs glorieux : la Résistance, la clandestinité, la Libération qui le porte en triomphe, des voyages où il rencontre Tito, Mao.

Il cherche comme une justification. Mais je ne demande rien et, tout bien pesé, je n'ai rien à dire, rien à contredire. Nous ne parlons pas du même point de vue. Inutile de faire un tel cinéma pour refuser la carte du Parti. Je le connais depuis peu. L'année précédente, il avait accepté avec réticence une carte qui prolongeait sa jeunesse.

Il est peut-être un peu vexé que je sois son seul spectateur. Il lui semble mériter mieux que mon silence. Cela le déconcerte. Mais ce que je pourrais dire ne l'atteindrait pas. Il ne trouve pas en moi un interlocuteur à sa mesure.

Je me lève et le salue. Il m'accompagne vers la porte, désemparé ou soulagé ?

Ensuite, quand nous nous croisions dans la rue, il se montrait exagérément aimable mais sans dépasser les questions de santé.

Il vient de mourir. Il s'est mêlé dernièrement aux écologistes, aux reconstructeurs, à tous les arrivistes qui tentent de se hausser, de se faire une échelle de sa modeste et ancienne notoriété. Mais cela ne l'a grandi d'aucune sorte, ni diminué ce qu'on lui doit.

Lucienne

Lucienne nous vient du Roussillon, un pays de fruits, de carrières, de fabriques d'espadrilles de corde. Le pays de Marty, le mutin de la Mer Noire. Chacun y prenait un malin plaisir à égarer la police qui voulait empêcher les meetings interdits.

Un pays que les gens pauvres devaient quitter avant que les jeunes hommes soient victimes d'un accident dans les carrières ou prennent leur rang sur le monument aux morts de 14-18, avant que les jeunes filles deviennent filles-mères ou veuves sans ressource.

Lucienne arrive à Vigneux bien avant ses 20 ans. Elle fait la connaissance de son mari, Fernand, aux Jeunesses (mariage en 1934).

Il s'en suit une vie de militants avec ses grèves, ses licenciements, ses périodes de chômage, les premiers congés payés passés en travaux bénévoles dans la colonie de vacance de la plus proche mairie communiste.

Pour trouver un emploi, Fernand (son nom noté à l'encre rouge sur toutes les listes patronales) n'a bientôt d'autre choix que de devenir employé communal puis professeur technique de l'enseignement. Lucienne fait des ménages puis vient aussi à l'Éducation Nationale.

Un ménage uni avec Fernand et sa mère et deux enfants, garçon et fille, dans le petit pavillon construit par les parents de Fernand. La faucille et le marteau ornaient, en médaillon gravé dans le ciment, la porte d'entrée mais on s'est résigné à les effacer vite fait au début de l'occupation allemande.

La mère de Fernand occupe une pièce au premier étage où elle entasse, année sur année, la collection complète de l'Humanité. Impossible d'y entrer avant son décès.

L'occupation les voit tenir leur place dans la Résistance et

son travail clandestin. Elle n'insiste pas. Elle ne fait pas réclame de ce qui lui semble tout naturel. D'ailleurs elle n'a jamais su en détail les actions de son mari. Ils ont fait l'un et l'autre ce qu'il fallait. Rien de plus.

Les enfants comprendront vite l'intérêt d'étudier pour devenir ingénieur et institutrice. Ils éviteront soigneusement de poursuivre l'engagement politique de leurs parents.

Aujourd'hui, à 70 ans, Lucienne est seule. Fernand a été longtemps malade avant de décéder, il y a 10 ans. Elle soigne son jardin, qui déborde de fleurs. Elle cuisine pour ses enfants et petits-enfants, fait des gâteaux pour toutes les fêtes du Parti. Elle n'a rien perdu de sa verve méridionale.

« Le militantisme d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui que j'ai connu », elle n'est pas seule, parmi les vétérans, à s'exprimer ainsi. Est-ce un regret, un reproche ou la fierté d'avoir malgré tout imposé un mieux-être ? Mais sans le moindre soupçon d'envie et avec la conscience et l'étonnement que tout, malgré la vie plus facile, est maintenant devenu si compliqué.

Mario

Si tu t'appelles Mario, tu es né en 1924 mais l'histoire a déjà pris une longueur d'avance sur toi : elle commence en Italie quand ton père Pietro, responsable syndical, organise la résistance contre les fascistes. Quand une chemise noire est tuée dans une manifestation, Pietro doit s'enfuir en France, bientôt suivi par sa femme enceinte et son fils aîné, Giuseppe.

Mario naît alors à Châtillon en Haute-Marne avec un retard historique qui vient de loin. Un troisième fils, Rolando, naît en 1926, mais la mère meurt en 1928 à La Turbie où le père

travaille dans des carrières. Le père seul avec trois enfants fait appel à sa famille restée en Italie et les deux frères de Mario y partent avec leur grand-mère.

Le père et le fils ne peuvent pourtant rester longtemps ensemble car les autorités françaises menacent le père d'expulsion vers l'Italie fasciste. Il doit donc plonger dans la clandestinité (dans les Vosges) et en 1930 il confie Mario à l'« Avenir Social » qui accueille et prend en charge les enfants de militants en difficulté. Sans nouvelles, Mario se convainc peu à peu que son père est mort. Il grandit ainsi à Mitry-Mory en plein internationalisme prolétarien avec, entre autres, des enfants allemands, espagnols, yougoslaves ou polonais.

En 1939 le gouvernement français prend prétexte du Pacte germano-soviétique pour dissoudre le Parti et toutes les organisations qui lui semblent rattachées et donc l'« Avenir Social ». Mario, comme tous les enfants de plus de 14 ans doit prendre sa vie en main. Un responsable lui apprend avant qu'il parte que son père est vivant mais arrêté en prison.

Mario part en novembre 1939 pour une école d'horticulture à Hyères. Commis de ferme à Grand-Bourg en 1942-43, on le retrouve à la Libération dans les maquis de la Creuse puis dans les opérations de réduction de la poche de Royan. C'est alors que la tuberculose se déclare et les deux poumons sont atteints. La streptomicyne arrive in extremis. Il en reste invalide de guerre pensionné à 100%.

Quand Mario peut à nouveau s'inquiéter de son père, après six ans de sanatorium, les traces s'arrêtent à la prison de Nancy dont les archives ont été détruites par les nazis. Mario reste quelques temps en Creuse puis monte en région parisienne. Il s'occupe de diverses entreprises, librairies, coopératives d'achat, SOCOPAD, GIFCO, etc.

Les contacts avec la famille italienne ne se renouent qu'en 1958, quand Mario, pour son mariage, a besoin des extraits de naissance de ses parents et s'adresse à la mairie de leur lieu de naissance. Il y retrouve ses deux frères, sa grand-mère (85 ans)

et, sur des photos, un visage qu'il a revu dans ses songes sans pouvoir y mettre un nom, celui d'une jeune femme allongée sur un lit en fer dans une petite pièce sombre. Il comprend que ce visage est celui de sa mère dont il a gardé des images de la mort à La Turbie.

Il serait paradoxal que d'une vie si mouvementée sorte un homme ordonné. L'épouse a renoncé à ranger les affaires de son mari. Chacun règne sur son étage attitré. Rez-de-chaussée propre et net. Premier étage où s'amoncellent les besoins du présent au-dessus de ceux d'hier par strates indiscernables. Officiellement en retraite depuis longtemps, il ne sait pas rester au calme et à 70 ans passés, il fait marcher son imprimerie avec une tenace insoumission au rangement parmi les ordinateurs et les machines offset.

Un couple

Vieux et malades, ils forment un couple attentif et prévenant. Elle boitille en s'appuyant à une canne et à son mari. Lui marche très lentement dans un équilibre précaire, ses vertiges s'aggravent et sa mémoire se vide inexorablement.

J'aimerais les aider mais ils refusent avec un début de panique. Car cela ne regarde qu'eux-mêmes, ils cachent leurs détresses et leurs douleurs. Ils savent leurs états et portent déjà le deuil l'un de l'autre.

Des livres soviétiques longtemps conservés, les vestiges d'un monde fraternel et travailleur : ils me donnent, me confient trois livres comme pour sauver ce qui peut l'être encore de leurs espoirs de jeunesse.

Ce sont des ouvrages que je possède déjà par héritage de mes parents. Des livres que je n'ai pas lu et ne lirai peut-être

pas, mais que je garde en souvenir, par respect de leurs rêves inépuisables.

Ils sont morts peu après ma visite. L'épouse d'abord, puis son mari qui avait ainsi perdu son dernier appui. Ils ne pouvaient vivre qu'en se soutenant l'un à l'autre.

Jean-Jacques

Quand il m'accueille au seuil de son pavillon, il me semble incarner le médecin aux pieds nus tels qu'on en parlait dans les débuts mythiques de la Chine populaire. Il est grand, sans graisse, son long visage a des traits bien marqués. Médecin, il l'est par sa famille, par son père Robert et par son frère Robert-Henri, son aîné de 20 ans. Robert-Henri, médecin hygiéniste, s'implique dans la politique de santé des communes de la banlieue rouge autour de Paris. Il est nommé chef de cabinet technique sous le Front Populaire, il collabore au programme de santé pour le Conseil National de la Résistance, il est de nouveau chef de cabinet après la Libération.

La carrière de Jean-Jacques, si vous voulez la connaître, ne comptez pas sur lui, cela ne l'intéresse pas. « Je n'ai jamais vécu avec une mentalité d'ancien combattant » nous dit-il. Quand il devient adulte, c'est en plein dans la 2e guerre mondiale. Un début de tuberculose lui fait échapper au STO et il part pour un sanatorium dans l'Ain, mi-médecin et mi-malade. En juin 1944, il n'a qu'un saut à faire pour participer, comme médecin, au maquis et aux combats de la Libération.

Médecin militaire dans l'aéronautique au sortir de la guerre, directeur de sanatorium dans l'Eure et Loir pendant 8 ans, il s'oriente ensuite vers la pédiatrie et la prévention. Il prend la direction des Centres médico-sociaux de la Région parisienne. Il

y développe le secteur de Protection Maternelle et Infantile. Il participe à l'élaboration de méthodes de dépistage précoce de plusieurs maladies de l'enfant, met au point des bilans de santé. Dans le domaine de la prévention chez l'enfant et de la pédiatrie sociale, sa bibliographie couvre quatre pages d'articles ou d'interventions dans les congrès médicaux.

En 1981, quand le gouvernement de la gauche se met en place, Jean-Jacques fait partie de l'équipe de conseillers rassemblée autour du Ministre de la Santé Jack Ralite. Mais son programme ambitieux comprenant entre autres une politique volontariste de prévention et la suppression du secteur privé au sein des hôpitaux publics est sacrifié au profit du **réalisme**.

Nul doute qu'il se sentait mal à l'aise au milieu de ses collègues mandarins pour qui la médecine est avant tout source d'enrichissement personnel. Il se scandalise des conversations qu'il surprend entre eux sur comment échapper aux impôts, comment placer ses capitaux, comment ouvrir un compte dans une banque suisse.

Jean-Jacques était un médecin qui se préoccupait de la santé de ses malades, qui pensait que la médecine avait un rôle à jouer pour améliorer la vie des hommes et des femmes. Médecin jusqu'au bout des ongles, il ne pouvait pas croiser une connaissance dans la rue sans lui demander « comment ça va ? » et ce n'était jamais une façon de parler. Ses immenses connaissances ne l'ont jamais empêché d'écouter ses camarades avec respect et attention.

Dac et Anne-Chantal

Nous rencontrons Dac au début des années 70, il tient un restaurant vietnamien sur la montagne Sainte Geneviève (5e

arrondissement de Paris). Un âge déjà avancé et une longue histoire : classé Amanite, il est venu en France avant la 2e guerre mondiale. La guerre du Viêt-Nam n'est pas terminée et le restaurant participe au financement pour le compte de la République Démocratique. Après la guerre, le restaurant s'arrête et Dac ouvre un lieu de rencontre, restaurant dans la rue des Boulangers. C'est un endroit pour se retrouver entre amis, entre progressistes ; on y discute, la reconstruction du Viêt-Nam est une grande interrogation ; on y mange, Dac est un très bon cuisinier. Il habite avec Anne-Chantal dans la même rue. Anne-Chantal, diabétique, a peut-être la cinquantaine. Et nous habitons alors rue Linné. Dac reste membre du Parti Vietnamien mais nous retrouvons Anne-Chantal dans la cellule du quartier. Anne-Chantal par son diabète devient peu à peu aveugle.

Après la défaite des États-Unis, ils sont partis en voyage dans ce pays pour lequel ils s'étaient tant dépensés. Ils en sont revenus heureux de l'accueil mais sans cacher qu'ils ont vu d'énormes destructions et que l'avenir se heurte à de nombreux défis.

Nous les perdons de vue quand nous changeons de quartier.

Raoul et Raymonde

Raoul et Raymonde, nés en 29 et 28, font connaissance à Évreux où se tiennent deux Écoles Normales (l'une pour garçons, l'autre pour jeunes filles) et entre elles la ville en ruines suite aux combats de la Libération en 1944. Une forte proportion des instituteurs qui en sortent alors adhèrent au Parti.

Leur militantisme n'est guère apprécié par les autorités dans

les petits villages où ils sont nommés et restent rarement plus d'une seule année. Ils essaient d'animer un peu de vie culturelle : dans une petite salle des fêtes, on regarde les films du ciné-club, assis sur des bancs d'école, le projecteur au milieu de la salle fait un bruit épouvantable ; quand le film casse (assez souvent), on s'arrête pour le recoller. Pourtant ce n'était pas même des films d'engagement.

On se les renvoie comme des patates chaudes d'un bout du département de l'Eure à l'autre et ce n'était pas souvent le confort dans les logements de fonction des villages, jusqu'à aboutir à Gisors en 1958. Dans cette petite ville, les opinions contestataires sont mieux tolérées ; ils y restent deux ans. La ville, c'est le premier WC avec chasse d'eau dans l'appartement, mais le logement est minuscule, un grand studio. En 1958, de Gaulle arrive au pouvoir. Les colleurs d'affiches sont tabassés par les milices de droite.

En 1960, ils partent vers la région parisienne. Clichy-sous-Bois n'est alors qu'un vaste chantier entre les champs et les bois. Une banlieue rouge couleur de boue.

Raymonde devient directrice d'une école maternelle toute neuve.

Raoul travaille à l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard, pour y faire de l'animation culturelle. Les sorties familiales sont élargies à quelques malades pour aller au théâtre (surtout au TNP), à des expositions de peinture.

La guerre d'Algérie se termine dans la douleur. Raoul et Raymonde participent à la manifestation qui se termine par 9 morts au métro Charonne. Contre l'OAS, Raoul va pendant quelques nuits monter la garde à la mairie. Neufs ou vieux, on ressort des fusils.

Mais la politique perd de sa naïveté et de sa spontanéité ; à Clichy, ce n'est plus seulement l'affirmation d'un espoir lointain et la solidarité avec les exploités ; il s'agit aussi de contrôler la municipalité.

Alors ils sont éliminés du Parti : en début d'une année (1966 ou 67), on « oublie » de leur remettre leur carte d'adhérent ; l'équipe du maire y a mis bon ordre ; bien plus tard en 1989-90, les propos racistes de ce maire feront les gros titres aux infos. Mais voilà, la politique, pour eux, c'est terminé.

À partir de 1960, ils voyagent pendant l'été en Tchécoslovaquie, où ils se font des amis (un réfugié français, ancien déporté à Mathausen ; un réfugié marocain qui parle dans les émissions de radio en langue française ; un réfugié yougoslave opposant à Tito ; une Tchèque professeure de français, etc.) ; Raoul parle un peu la langue tchèque ; ce milieu plutôt intellectuel est assez critique et même sarcastique sur la démocratie populaire.

Dans son tourbillon, 1968 sonne la fin d'un couple qui ne fonctionne plus. Raoul abandonne le domicile pour une infirmière de l'hôpital où il travaille toujours. Beaucoup d'autres compagnes lui succéderont.

Quand Raoul prend sa retraite, il part en province et nous perdons le contact.

Chère Andrée,

Voici que tu as atteint ton siècle.

Quand nous avons fait ta connaissance, tu étais déjà la mémoire d'une époque mythique. Et c'était voici plus de 15 ans.

Nous t'avons entendue plusieurs fois, au détour d'une phrase, évoquer Lénine ou Marcel Cachin. Ils furent tes contemporains, tes parents les ont connus ou croisés.

Tes souvenirs montent très loin dans l'histoire du mouvement ouvrier, jusqu'avant le Congrès de Tours.

Tes souvenirs montent très loin dans l'histoire de Paris-Jardins.

Née en 1896, tu étais d'une génération féconde. Considérons seulement la littérature :

Vladimir Maïakovski 1895-1930

Paul Éluard 1895-1952

André Breton 1896-1966

Elsa Triolet 1896-1970

Tristan Tzara 1896-1963

Louis Aragon 1897-1982

Philippe Soupault 1897-1990

Bertold Brecht 1898-1956

Ernest Hemingway 1898-1961

Une génération qui a eu 20 ans pendant la guerre de 1914, qui en fut durement éprouvée.

Une génération qui a puissamment ressenti la nécessité de changer l'ordre du monde.

Une génération dont les expériences manquent à qui la suit de trop loin pour les comprendre.

Et tu es parmi nous, tu lis toujours l'Humanité. Tu es restée communiste, attentive au monde, convaincue qu'il faut le changer.

À l'occasion de ton centenaire, tes camarades t'expriment leur sincère amitié et te présentent leurs meilleurs souhaits de bonne santé.

Ensemble

Je vous ai vus assis autour d’une table, attentifs à la discussion, à se faire comprendre, à peser le pour et le contre, puis plaisanter et rire. Je vous ai vus debout, unanimes contre l’inacceptable.

Tous vous êtes aujourd’hui souvenirs. Je vous ai rassemblés dans un livre comme vous l’étiez dans la vie : divers dans vos origines et vos expériences, unis dans les combats contre l’injustice et la guerre, généreux dans l’invention d’un avenir que nous voulions seulement vivable.



Félix

Vivre en couple est pour Félix un sacerdoce, presque un devoir sacré. « Si tu savais le nombre de femmes qui s'ennuient dans leur solitude » dit-il d'un air apitoyé. Alors il arrive et l'élue n'a plus la moindre chance de s'ennuyer. Car s'il se dévoue pour elle, elle-même a désormais fort à faire pour satisfaire les désirs et les exigences de son compagnon. Et ce n'est pas un amant effacé et soumis qui lui tombe ainsi du ciel.

La vie de la femme élue se trouve bouleversée au point de lui laisser pour longtemps des souvenirs ineffaçables tant en bien (on peut l'espérer) qu'en désagréments. Et je m'interroge à quel point ces souvenirs pourraient peser sur des futures décisions s'il se présentait à elle une occasion nouvelle de vie commune.

Le bon côté pourrait être ce que Félix lui-même en dit : « Je lui ai révélé le plaisir ». Est-ce autre chose qu'une vantardise ? Aucune partie adverse ne m'a confié son avis.

L'envers du décor prend souvent racine dans une jalousie contre l'ancien mari (même décédé) et contre les enfants de celui-ci s'ils ont la mauvaise idée d'exister. Scènes de ménage, bouderies, fâcheries et réconciliations apportent rapidement une attraction et une tragédie sans temps mort. Comme les anciennes connaissances passées au crible de critères sélectifs se trouvent vite écartées, les habitudes précédentes, jugées tristes et ternes, subissent un lifting radical et décapant.

Félix n'apporte donc pas que sa personne mais aussi un chambardement complet de la vie. Sa compagne reçoit une nouvelle existence pour ainsi dire clé en main et se trouve entraînée dans une pièce de théâtre à rebondissements

multiples. Sans faire un pli, elle se trouve habillée pour l'hiver, le printemps, l'été et même l'automne. La durée du spectacle dépend surtout de la résistance des deux partenaires. En général plus de six mois, rarement plus de trois ans. Mais la fin ressemble à celle de tous les spectacles ; le retour au réel se fait avec une certaine gueule de bois. Et Félix, après un déménagement et une courte période en célibataire, se trouve disponible pour de nouvelles aventures.

La sincérité est une question incontournable. Les deux ou trois premières aventures pouvaient en laisser l'illusion. À la recherche d'une âme sœur, tout le monde n'a pas la chance de trouver dès le premier essai. Mais après la cinquième, le bénéfice du doute est sérieusement hypothéqué. Et cela se répète encore tant de fois qu'il faut désespérer de voir ce cycle infernal s'arrêter par autre chose que la vieillesse, la maladie ou la fin de l'acteur.

En train

Je viens de voir un soleil rouge se coucher sur les silhouettes de la Défense ; le train RER somnole dans sa lumière électrique blême.

Un jeune homme s'assied sur le siège face à moi.

Pendant qu'il me parle avec vigueur, j'ai tout loisir d'examiner sa chemise hawaïenne sur sa peau noire : un décor de palmiers et grosses automobiles de toutes couleurs.

Il clame sa fierté de n'être qu'un voleur.

Il sort de prison et donc il a payé sa dette.

S'il regrette un peu la peine que cela cause à sa mère, cela ne l'incite guère à changer de vie. Il préfère des mesures pour que sa mère n'en puisse rien savoir.

Il oppose sa personne aux violeurs de petites filles innocentes : ceux-ci ne méritent que la mort ; il regrette que la prison protège ces monstres.

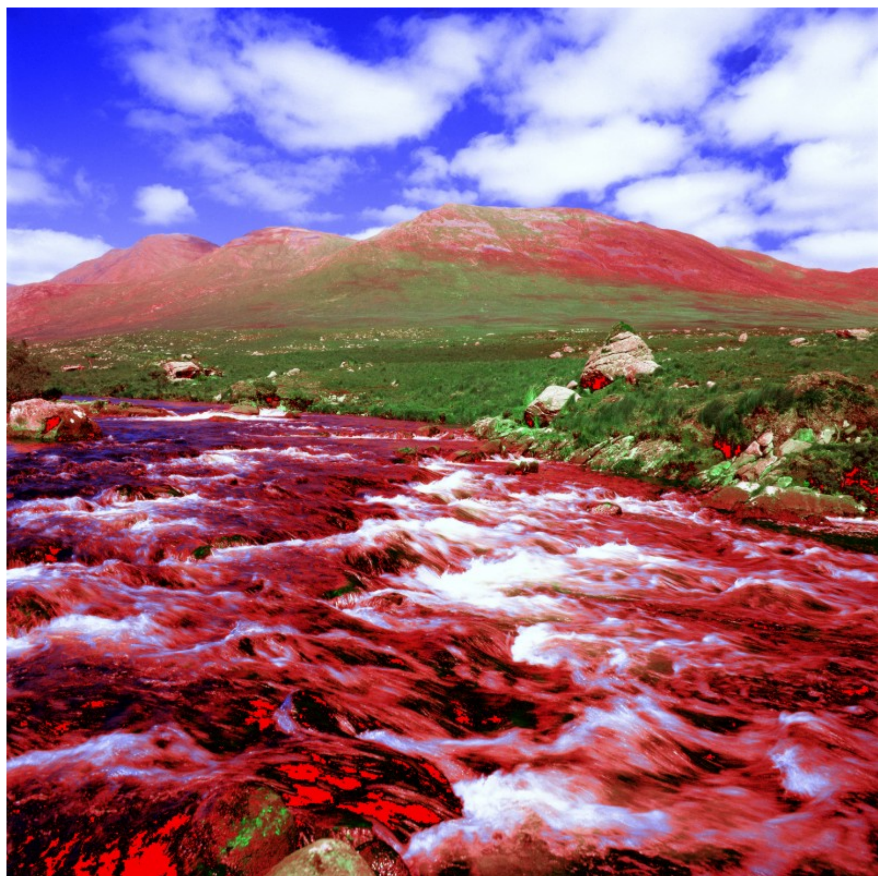
Lui-même se pose en justicier expéditif et frustré qu'on empêche d'agir.

Il parle avec hésitation en balançant son demi-litre de bière aluminium ; mais précipite ses paroles si j'esquisse la moindre tentative de lui répondre.

Il remercie finalement d'avoir été écouté ; il s'éloigne dans le wagon et je le perds de vue.

Avec un autre voyageur du wagon presque vide, nous nous regardons en partageant notre impuissance.

Je me sens bien insignifiant de vivre ainsi sans tuer ni voler.



À propos de cette édition électronique

Publication des

Éditions Soleils en Chantier

30 Perspective 91210 Draveil

ISBN 2-9508556-4-4

Conversion informatique et hébergement par le groupe
Ebooks libres et gratuits

http://www.ebooksgratuits.com/

–

Novembre 2010

–

Souvenirs de guerres a été publié dans la revue Europe (n° 799-800 novembre/décembre 1995) 4 rue Marie-Rose 75014 PARIS

Illustrations réalisées par l'auteur.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES

CLASSIQUES LITTÉRAIRES